

UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB

L'



DES

BÉBÉS FEMMES

Apprendre à materner une femme

BEN & MELINDA
McMAHON

L'ABC des bébés femmes

L'ABC des bébés femmes

par

Ben et Melinda McMahon

PREMIERE PUBLICATION : 2020

TOUS DROITS RESERVES.

*AUCUNE PARTIE DE CETTE PUBLICATION NE PEUT ETRE REPRODUITE, STOCKEE DANS UN
SYSTEME DE RECHERCHE DOCUMENTAIRE, TRANSMISE SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT,
PAR QUELQUE MOYEN QUE CE SOIT, ELECTRONIQUE, MECANIQUE, PHOTOCOPIE,
ENREGISTREMENT OU AUTRE, SANS L'AUTORISATION ECRITE PREALABLE DE L'EDITEUR ET
DE L'AUTEUR.*

*TOUTE RESSEMBLANCE AVEC UNE PERSONNE, VIVANTE OU DECEDEE, OU AVEC DES
EVENEMENTS REELS EST UNE COÏNCIDENCE.*

Titre : L'ABC des bébés femmes

Auteurs : Ben et Melinda McMahon

Rédacteurs : Rosalie Bent, Michael Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2020

www.abdiscovery.com.au

Contenu

Introduction.....	7
L'histoire de Ben	9
L'histoire de Melinda.....	15
L'histoire de Ben et Melinda – <i>par Ben</i>	35
L'histoire de Ben et Melinda – <i>par Mélinda</i>	41
Le concept de infantiliser une femme - <i>Melinda</i>	45
Le concept de infantiliser une femme - <i>Ben</i>	51
Comprendre ce qu'est un bébé adulte	56
ABDL : fétichisme, kink ou identité ? Qu'y a-t-il derrière ce nom ?	56
Signification personnelle	57
Objections à la considération de l'identité ABDL comme une identité personnelle minoritaire.....	58
Compréhension collective.....	61
La pertinence des ententes collectives	67
Avantages de la compréhension collective de l'« identité » 69	
Conclusion	71
Différences entre les hommes et les femmes AB - <i>Melinda</i>	73
Soins maternels de base pour une femme - <i>Ben</i>	77
Bébéiser une femme non-AB.....	77
Bébéiser une femme AB.....	78
L'importance du change et du remplacement des couches	83
Élever son partenaire.....	86
Autres aspects de la maternité.....	88

L'ABC des bébés femmes

Le fait de materner comme acte d'intimité - <i>Melinda</i>	90
Comprendre la dépendance, la soumission et la parentalité de substitution.....	96
Le sexe et la femme-bébé	99
Les pensées de Melinda.....	99
Les pensées de Ben	101
Couches 24h/24 et 7j/7 - <i>Melinda</i>	104
Quand le rôle de bébé prend plus d'importance que celui d'adulte : Apprendre à diriger - <i>Melinda</i>	109
Le fait de traiter une femme comme un bébé dans le contexte familial	112
Les pensées de Melinda.....	112
Les pensées de Ben	113
Soins avancés pour bébés - <i>Melinda</i>	120
Alimentation du bébé – biberon et sein.....	120
Extension de la régression avec le jeu de rôle.....	124
La crèche et la vie en crèche.....	125
Discipline et limites	126
Impliquer les autres	129
Se faire un bébé !.....	130
Avoir un enfant quand on est encore un bébé - <i>Melinda</i>	132
Au final.....	134
ANNEXE UN : L'authenticité chez l'adulte-bébé	135
L'authenticité n'est pas une réplique.....	135
Qu'est-ce que l'authenticité ?.....	136
Explorer l'authenticité comme des bébés adultes.....	137

ANNEXE DEUX :	140
Régression infantile chez l'adulte vs alter ego	140
Régression	141
Second Soi/Alter Ego	143
Quelle est la meilleure explication ?	146
Facteurs non différenciateurs	146
Facteurs de différenciation	148
Non-retour à l'enfance biologique	148
Confusion d'identité	150
Changement d'identité	150
Prendre soin de soi	152
Conclusion	152

Introduction



Lorsque nous avons contacté Rosalie et Michael Bent en 2018 au sujet de la possibilité d'écrire un livre sur notre vie de couple père/fille, ils nous ont encouragés à aller plus loin et à en faire à la fois une biographie et un guide pratique sur la façon dont cela peut fonctionner dans la vie d'autres personnes.

Au fil des années, notre vie de couple nous a permis de résoudre nos problèmes, d'apprendre à mieux nous connaître et de comprendre l'enfant qui sommeille en chacun de nous. Chez certains, comme Melinda, cet enfant n'est plus caché, mais pleinement présent et actif. Sans le vouloir, nous avons ainsi trouvé une sorte de modèle pour faire fonctionner et s'épanouir ce mode de vie si particulier.

Melinda a toujours été un bébé et n'a aucun souvenir d'une autre époque. J'ai fait pipi au lit et j'ai dû porter des couches pendant une grande partie de mon adolescence et, même si je ne suis plus un bébé adulte, je peux ressentir certaines des émotions que cela implique.

Nous espérons tous deux que ce livre vous encouragera et vous guidera dans votre quête pour bâtir ce merveilleux type de relation, comme nous l'avons fait.

Nous avons délibérément conçu ce livre pour qu'il s'adresse à un large public, et pas seulement aux femmes très attachées à leur enfant intérieur, mais aussi à tous les couples suffisamment ouverts d'esprit pour expérimenter les joies de la petite enfance et des couches. Parce que les femmes et les hommes sont si différents, et que les hommes et les femmes AB le sont tout autant, nous avons jugé nécessaire de publier un livre spécifiquement consacré aux femmes qui aiment les bébés.

L'ABC des bébés femmes

Profitez du livre et surtout, profitez de la compagnie les uns des autres !

Ben McMahon

Si ce livre vous a plu, un ouvrage complémentaire, écrit par une femme, traite de la façon de choyer son partenaire masculin : « Guide de la femme pour choyer son partenaire ». À découvrir sur www.abdiscovery.com.au

L'histoire de Ben



Pour expliquer d'où je viens, je dois revoir mon point de vue sur mon enfance. À l'époque, je trouvais mes parents inutilement sévères et j'avais l'impression que, enfants, nous étions « privés » de ce que possédaient mes camarades.

Avec le recul, ma propre famille et une plus grande maturité, j'ai dû admettre, à contrecœur, que mes parents – et surtout mon père – étaient d'excellents parents, et que ce que je percevais comme un manque n'était en réalité qu'une gestion responsable des ressources, financières et autres, à l'époque. J'ai quatre frères et sœurs, donc les ressources familiales étaient toujours partagées entre nous.

Mon père était ingénieur et a gravi les échelons de son entreprise jusqu'à des postes de direction. Durant toute mon enfance et mon adolescence, nous n'avons manqué de rien. Mais lorsque je désirais la dernière console de jeux, les dernières chaussures de basket, ou plus tard, une voiture neuve, c'est là que je me voyais souvent refuser. Et j'en étais amer, car... j'étais un enfant.

Pour vous donner un peu de contexte, je suis l'un des cinq garçons d'une famille, et avec mon mètre quatre-vingt-dix, je suis le plus petit. Mes frères et moi avons tous joué au basket, un peu au football américain, et fait beaucoup d'activités sportives au lycée. Cela signifiait trois paires de chaussures différentes pour cinq garçons, plusieurs fois par an. Maintenant que j'achète mes propres chaussures (et vêtements), je me rends compte des milliers d'euros qu'ils dépensaient chaque année rien que pour les chaussures.

Alors, désolé papa ! (J'espère qu'il ne lira pas ça !)

Nous étions un pur produit de la classe moyenne, fréquentant une école et une université de classe moyenne, dans un quartier de

L'ABC des bébés femmes

classe moyenne, et nous ignorions superbement les difficultés et les tribulations des autres couches de la société. C'était le rêve américain, mêlé au cauchemar américain, que nous avons ignoré.

J'étais plutôt athlétique et grand pour mon âge pendant la majeure partie de ma scolarité, et j'excelsais en athlétisme. J'aurais probablement obtenu d'excellents résultats si je m'étais entraîné aussi sérieusement que nécessaire. J'étais rapide, j'avais une belle foulée et j'étais compétitif, mais il me manquait ce petit quelque chose qui propulse les champions au sommet. Je n'étais pas assez motivé pour fournir les efforts nécessaires et parcourir de longues distances.

Nous étions catholiques au sens très large du terme : nous allions à la messe deux fois par an, mais nous n'y prêtions aucune attention et l'ignorions le reste de l'année. Pourtant, sur le recensement, nous étions bien catholiques.

J'étais hétéro et j'aimais les filles. Grand, musclé, plutôt beau garçon et sûr de moi, j'avais du succès auprès d'elles. Je sortais avec des filles et fréquentais des groupes d'amis comme la plupart des garçons de mon âge au lycée. Mais une chose me distinguait de certains de mes camarades à mon entrée à l'université : le sexe.

Mon éducation catholique m'a influencé plus que je ne le pensais, et les mises en garde incessantes de ma mère contre les « maux du sexe » m'ont rendu réservé. J'aimais les filles et, comme tout jeune de 18 ans, je pensais beaucoup au sexe et me masturbais quotidiennement, voire plus. Je suis resté vierge jusqu'à 21 ans, même si j'ai franchi la limite à maintes reprises, mais j'ai toujours gardé une part de moi-même. Mes frères se moquaient de moi (en privé), mais je suis content d'avoir au moins fait preuve de retenue.

J'ai obtenu une bourse d'études en partie sportive, car j'étais bon en athlétisme. Mes performances au basket-ball étaient surtout dues à ma grande taille au lycée, mais à l'université, tous les autres joueurs de l'équipe étaient au moins aussi grands et mes

L'ABC des bébés femmes

compétences étaient très moyennes. Mes notes tout au long de ma scolarité ont été bonnes, voire parfois très bonnes, mais rien d'exceptionnel. Je n'ai pas de prix académiques à mon actif, seulement un diplôme universitaire et un bon parcours scolaire.

Mais au milieu de ce parcours scolaire et universitaire plutôt réussi, heureux et fructueux, planait constamment un nuage noir.

Je faisais pipi au lit.

Oui, j'étais énurétique. L'image typique du garçon énurétique au lycée était celle d'un gamin chétif, maigre et chétif, portant des lunettes et ayant peur de son ombre. Hormis les lunettes que j'ai dû commencer à porter à la fac, j'étais tout le contraire. Mais je faisais quand même pipi au lit. Et pas qu'un peu. C'était toutes les nuits, avec parfois un accident. Rétrospectivement, je soupçonne que l'une des raisons pour lesquelles j'hésitais à avoir des rapports sexuels complets avec une fille était liée à mon énurésie. Non pas que je comptais passer la nuit à faire pipi au lit, mais mon image de moi-même en souffrait. Si je faisais pipi au lit, je ne pouvais pas être un vrai homme, et si je n'étais pas un homme, je n'avais pas le droit d'avoir des rapports sexuels avec une fille. Bien sûr, je n'y avais pas vraiment réfléchi comme ça. J'en blâmais l'Église catholique et ma mère, mais la vraie raison, c'était mon énurésie.

Et mes frères se moquaient de moi, n'est-ce pas ?

Eh bien non, car leur propre expérience de l'énurésie n'avait rien d'exceptionnel. J'étais le pire, et j'ai finalement arrêté à vingt et un ans, mais mes frères ont tous fait pipi au lit pendant leurs années de lycée. C'était une honte familiale qui, malgré mes questions, ne semble pas avoir d'antécédents familiaux. Je n'y crois pas. Que cinq garçons aient fait pipi au lit entre 14 et 21 ans doit bien révéler des antécédents familiaux. Mais revenons à moi...

J'ai porté des couches toutes les nuits jusqu'à mes vingt et un ans. C'était il y a vingt ans. Je suis le benjamin de mes frères et les aînés ont commencé à porter des couches lavables car les jetables

L'ABC des bébés femmes

coûtaient cher et, à cinq, le coût devenait exorbitant. J'ai été épargné par les couches lavables, mais quand j'ai commencé l'école, nous étions cinq à porter des couches mouillées tous les matins. Souvent, j'entendais ma mère, exaspérée, dire que c'était « aussi improbable que de gagner au loto, mais sans l'argent ».

Les draps mouillés étaient également un événement régulier, car la piètre qualité de nombreuses couches du commerce était dépassée par la croissance des garçons.

Mes frères se taquinaient sur tout, de la taille à la force, en passant par nos performances au basket et nos notes. Mais jamais nous ne nous sommes moqués de l'énurésie. Quand Cade a arrêté de porter des couches la nuit à quatorze ans, un mois après avoir cessé de faire pipi au lit, nous étions contents pour lui, mais il ne s'est jamais moqué de nous parce que nous continuions. Ne serait-ce que pour nous nuire mutuellement, l'énurésie sévère est restée un secret de famille bien gardé.

Vingt ans après avoir arrêté officiellement, nous nous entendons toujours bien et, même si nous vivons séparément, nous parlons souvent de tout et de rien, sauf... vous l'avez deviné : l'énurésie. À ma connaissance, aucun de mes neveux et nièces ne fait pipi au lit, mais je n'en sais rien puisqu'ils n'en parlent pas et que je ne leur pose pas la question.

J'ai une fille, et je suis ravie qu'elle n'ait plus besoin de couches la nuit à sept ans. Un peu plus tard que la moyenne, certes, mais rien de bien important. Quel soulagement quand elle a enfin été propre ! Bien sûr, notre vie de famille est atypique et complexe, mais je voulais qu'elle puisse, comme les autres enfants de son âge, aller dormir chez des amies sans être freinée par l'énurésie, comme ce fut mon cas.

Les soirées pyjama étaient rares pour moi, comme pour mes frères. J'y allais parfois, mais je devais gérer mes couches le plus discrètement possible. Une amie savait que j'en portais et pouvait

L'ABC des bébés femmes

donc dormir chez elle, mais ailleurs, la discrétion était de mise et... la peur était présente. C'était pareil pour nous tous, alors on ne se moquait jamais de personne. Jamais. C'était trop délicat pour nous.

Cela peut paraître traumatisant, mais en réalité, ce n'était pas le cas. Dès notre plus jeune âge, nos parents nous ont encouragés à faire avec, à ignorer le problème et, par conséquent, à adopter une attitude positive. Ce conseil, étonnamment constructif et utile, confirme que je soupçonne que d'autres enfants de notre famille ont souffert d'énurésie nocturne chronique ! Mes parents ont tous deux été étonnamment compréhensifs, sans se plaindre de la charge de travail et des dépenses que cela engendrait. Avec le recul, c'est encore plus surprenant.

Du coup, je le vivais plutôt bien. Chaque matin – TOUS les matins – je me réveillais avec une couche trempée. La plupart du temps, les draps étaient secs, mais pas toujours. Et j'y étais habitué. Tout en sachant pertinemment que *la plupart* de mes camarades ne faisaient pas pipi au lit avant le lycée, je savais aussi que probablement *aucun* de mes camarades de lycée ne le faisait. Ironie du sort, j'ai entendu parler de quelques cas d'énurésie nocturne à la fac, mais on les attribuait tous à des excès d'alcool, et c'était sans doute vrai, mais on ne sait jamais. J'étais le seul à faire pipi au lit toutes les nuits à la fac – et personne n'en parlait. J'avais depuis longtemps trouvé une façon discrète de porter des couches et, comme j'étais dans une fac locale (ce n'était pas un hasard), ce n'était pas trop difficile d'en porter la nuit sans que ça se voie.

Il est donc logique que j'aie évité toute relation sexuelle complète avec les nombreuses filles qui fréquentaient notre groupe. L'idée même d'être au lit me mettait encore mal à l'aise. Je n'arrivais à faire pipi au lit que dans un lit. Jamais ailleurs. Les caresses dans une voiture ou sur un canapé ne me posaient pas de problème. Mais être allongée dans un lit, c'était prendre un risque. Je sais que ça peut paraître excessivement prudent, mais adolescente, je m'endormais souvent devant la télé et je faisais pipi au lit. Il m'était déjà arrivé de

L'ABC des bébés femmes

me réveiller avec une couche mouillée après seulement une demi-heure de sommeil. Dès que je fermais les yeux, le risque était présent.

Je suis donc restée extrêmement prudente et très vierge jusqu'à l'âge relativement avancé de vingt et un ans.

Depuis cette expérience marquante des couches sèches la nuit, devenues synonymes de nuits au sec, beaucoup de choses ont changé. Mais l'énurésie nocturne ne m'a jamais complètement quittée. Environ 3 à 4 fois par an, je me réveille avec les draps mouillés , donc je garde toujours ma protection de matelas imperméable. Je ne porte même plus de couches en voyage, même si j'en ai porté pendant quelques années. Ma peur d'avoir le lit mouillé est maintenant bien moindre et, si je dors ailleurs, je ne bois plus après 18 h, contrairement à tous les préadolescents. Et ça marche.

Depuis ma rencontre avec Melinda et mes découvertes sur le syndrome de l'adulte bébé, j'ai réalisé à quel point mes frères et moi étions à risque. Il semblerait que l'énurésie nocturne chronique soit un facteur fréquent chez les adultes bébés, et nous correspondons tous les cinq à ce critère. Pourtant, aucun de nous n'est AB. Non pas que je le sache vraiment, et je ne poserai certainement pas la question. C'est une information que je préfère ignorer.

Mais maintenant, c'est au tour de Melinda de raconter son histoire, bien plus complexe que la mienne. Et si vous comptez complimenter mes talents d'écriture, abstenez-vous. Melinda a transformé mes gribouillis mal écrits et truffés de fautes de grammaire en un texte lisible. Elle est incapable de lancer un ballon de basket et mesure la taille d'une enfant de douze ans, mais elle est diplômée en littérature anglaise, écrivaine prolifique et conteuse hors pair.

La parole est donc à Melinda...

L'histoire de Melinda



Comme Ben l'a mentionné dans son récit, je suis petite. Du haut de mon mètre cinquante-sept, lui et toute sa famille me dominant de toute leur hauteur. Notre fille Felice, qui a maintenant seize ans, n'est pas vraiment grande, mais elle mesure quinze centimètres de plus que moi, et me voilà donc à nouveau la plus petite de la maison. D'une certaine manière, ma petite taille était prémonitoire, comme si elle reflétait mon côté enfantin. Même si ce n'est pas vrai, j'imagine qu'à un moment donné, la petite fille que j'étais a décidé de ne pas grandir et de rester petite. En général, ma petite taille ne me dérange pas, sauf quand j'essaie d'attraper des objets sur les étagères du haut.

Ben et moi sommes aux antipodes à bien des égards, mais sur les points essentiels, nous sommes au moins sur la même planète et, dans certains domaines, nous partageons la même vision des choses.

Je suis la cadette d'une famille de deux enfants, mes parents étant bien plus âgés que la moyenne : 41 et 38 ans respectivement à ma naissance. Sans être très âgés, à l'école, mes parents avaient généralement quinze ans de plus que la plupart des parents de mes amis. Je ne sais pas si cela m'a influencée, mais quand on commence à se demander pourquoi on est si « bizarre », on finit forcément par se poser des questions.

Je suis un grand enfant, peut-être même plus que la plupart, à tel point que je préfère me qualifier d' *adulte-bébé* , consciente de la hiérarchie que je ressens au sein de mon identité. Suis-je plus un bébé qu'un adulte ? Au fond de moi, je dirais que la nuance est subtile. Certains d'entre vous se diront : « C'est tout à fait moi ! », tandis que d'autres ne saisiront pas pleinement mon propos. Nous sommes tous différents et il est essentiel de s'en souvenir et de

respecter ces différences autant que nous apprécions nos points communs.

Mais avant d'être un bébé adulte, j'étais un bébé adolescent, et avant cela, un bébé préadolescent, et encore avant cela, un bébé tout-petit. Cela semble redondant de me qualifier de « *bébé bébé* » à *une seule reprise* , mais cela confirme aussi ce que j'ai toujours su : que je suis avant tout un bébé .

J'ai la chance (ou la malchance) d'avoir une mémoire prodigieuse qui, sans être une mémoire eidétique (mémoire photographique), est extrêmement performante et précise. Cela m'a été d'une aide précieuse dans mes études, notamment pour citer de longs extraits de poésie ou d'autres œuvres littéraires lors des examens. Je me souviens sans difficulté de la plupart de ce que je lis, vois et entends.

Un autre aspect de la mémoire, comme la mienne, est sa précision. En général, la mémoire humaine est un peu imprécise, surtout avec le temps. C'est pourquoi les témoignages devant les tribunaux ne sont jamais considérés comme parfaits (et ils ne devraient pas l'être !). La plupart des gens se souviennent des événements par fragments, et le cerveau humain extrapole et complète les détails manquants. Le problème, c'est que ces détails peuvent être tout à fait inexacts et, avec le temps, ils peuvent même s'aggraver. Il existe alors le phénomène des « faux souvenirs », où l'on se souvient littéralement de choses qui ne se sont jamais produites. Je suis moins sujet à ce problème, car j'ai tendance à me souvenir de beaucoup plus de détails d'un incident et, par conséquent, mon cerveau a moins (voire pas du tout) d'éléments à extrapoler.

Je tiens à préciser tout cela en préambule à mon affirmation selon laquelle je me souviens en réalité d'une bonne partie de ma petite enfance. Généralement, un adulte ne se souvient que des événements survenus avant l'âge de trois ans environ, voire un peu moins, car les souvenirs antérieurs s'estompent depuis longtemps.

L'ABC des bébés femmes

Malheureusement, les traumatismes antérieurs peuvent être oubliés, mais leur impact demeure. Il est donc peut-être cruel et ironique que les souvenirs qui pourraient être abordés et traités pour guérir les traumatismes aient disparu, tandis que le traumatisme lui-même reste vif et douloureux.

Je me souviens d'images et d'expériences datant d'environ douze mois.

Je perçois votre incrédulité d'ici, alors permettez-moi de m'expliquer. Je ne me souviens pas des événements au jour le jour depuis mon premier anniversaire. Je me souviens plutôt de « photographies mentales » d'événements et de situations à partir de cette période, dont la quantité et la qualité s'améliorent jusqu'à mes deux ans environ, après quoi mes souvenirs sont devenus assez complets. J'affirme également me rappeler des « sentiments et des émotions » d'encore plus jeune âge, mais c'est subjectif et impossible à prouver. J'ai cependant stupéfié ma mère avec des souvenirs de ma deuxième année de vie qu'elle confirme être exacts.

Ma mémoire prodigieuse est assurément un don, mais parfois aussi une malédiction. La capacité à laisser derrière nous des traumatismes ou des expériences désagréables ne repose pas seulement sur des actes comme le pardon, mais aussi sur le fait de nous autoriser à mettre ces souvenirs en sommeil, où ils peuvent encore exister, mais nécessitent un effort pour être ravivés. Mes souvenirs sont toujours là, prêts à être rappelés quasi instantanément. Alors, avant de rêver d'une mémoire eidétique (ou presque), souvenez-vous qu'il y a un revers à la médaille. Pouvoir oublier certaines choses désagréables est un don qui m'a été refusé.

Maintenant vous comprenez pourquoi j'ai étudié la littérature anglaise. Je peux disserter à loisir avec les plus grands philosophes verbeux !

Je suis une adulte qui a gardé son âme d'enfant. Ce n'est pas nouveau. Depuis mes premiers souvenirs, j'ai toujours su que j'étais

L'ABC des bébés femmes

un bébé. C'est pourquoi j'ai tant parlé de ma mémoire. J'ai lu les témoignages de nombreuses personnes qui, vers l'âge de trois ou quatre ans, aspiraient à porter à nouveau des couches ou à redevenir un bébé. Elles voulaient *retourner* en enfance. Moi, en revanche, j'avais la particularité, pour le moins étrange, de savoir que je voulais *rester* un bébé alors que j'en étais encore un. Ma grande sœur avait presque cinq ans de plus que moi et, aujourd'hui encore, je me souviens avoir pensé que je *ne* voulais pas grandir autant et ne plus être le bébé que j'étais à l'époque. Je rampais encore quand j'ai pensé cela et, comme j'ai commencé à marcher à seize mois, un peu tard, ce souvenir est parmi les plus anciens que j'ai.

Comme tant d'autres qui se souviennent de cela, parmi mes premiers souvenirs, il y avait le désir de porter des couches ou d'être à nouveau un bébé. Et j'étais *encore* un bébé à l'époque. La puissance de ce besoin de régression infantile chez l'adulte se manifeste parfois par sa précocité et son importance, au point de figurer parmi les premiers souvenirs qui demeurent. Ce fut mon cas.

Pour bien comprendre ce que signifie être un bébé pour moi, voici une déclaration :

J'ai toujours rêvé d'être un bébé. Pour moi, il n'y a pas eu d'avant. Même avec ma mémoire d'éléphant, je ne trouve aucun moment où je n'ai pas voulu être ou rester... un bébé.

Si ce livre s'intitule « *L'ABC des femmes-bébés* » et non « L'ABC des femmes-bébés », c'est parce que pour moi, le terme « bébé » est essentiel et sans doute le plus puissant. Je sais que ce n'est pas le cas pour tous les adultes-bébés, ni même pour la plupart, mais je souhaite donner la parole à celles et ceux qui, comme moi, vivent comme des bébés dans des corps d'adultes. Je serai honnête : c'est une expérience complexe et difficile. Le monde, dans son ensemble,